

Alcoolisme, pauvreté et créativité dans *The Lone Ranger and Tonto's Fistfight in Heaven* de Sherman Alexie

Daouda COULIBALY

Université Alassane Ouattara

ndbaly@hotmail.com

Résumé: *The Lone Ranger and Tonto's Fistfight in Heaven* de Sherman Alexie fonctionne comme un jeu trompe-l'œil. L'œuvre expose de façon tacite les réalités du sinistre quotidien des Indiens. Principaux agents vicieux de cette mascarade sociale, l'alcool, la drogue et la pauvreté apparaissent toutefois comme des sources de créativité et de création.

Mots clefs: alcoolisme, drogue, pauvreté, créativité, Sherman Alexie, *The Lone Ranger and Tonto's Fistfight in Heaven* (*The Lone Ranger*)

Abstract: This paper examines how Sherman Alexie's *The Lone Ranger and Tonto's Fistfight in Heaven* functions as a "trompe oeil." In fact, his series of short stories unveil while hiding the cynical reality of the Indians. Alcohol, drug and poverty are vices which rhythm the daily life of the Indians. Although alcohol and drug destroy families, they are also sources of imagination and creativity. We will examine this complex situation which is underscored by the biting humor of the author.

Keywords: alcoholism, drug, poverty, creativity, Sherman Alexie, *The Lone Ranger*

Introduction

Les indiens d'Amérique ou les amérindiens ont une longue histoire marquée de tragédies, d'expropriations, de déportations et d'exterminations par les colons européens. Plusieurs siècles après l'arrivée de Christopher Colomb, les effets dévastateurs de cette colonisation se font sentir à travers les fléaux que sont l'alcoolisme, la drogue, la criminalité, la scolarisation dégradante et la pauvreté des populations amérindiennes. Dans *The Lone Ranger*, Sherman Alexie décline la subjectivité de différents personnages dans sa collection de nouvelles qui appréhende les excès de tout genre, l'ivresse et les échecs multiformes. La faillite de l'individu et de la société sont dues à un traumatisme vieux de cinq cents ans de colonisation qui a opéré une transformation violente de la société amérindienne.

Balloté entre la vie moderne inaccessible et un lointain passé glorieux, les personnages d'Alexie naviguent dans les marges de la société américaine. Ils vivent leur indianité par procuration et leur américanité à travers les images projetées par le cinéma et la télévision. Dans les interstices des deux mondes, l'entre-deux, et marqué par l'incapacité de s'adapter à la vie moderne, coupé du passé glorieux du fier guerrier, l'indien de Alexie vit une tension qui le pousse vers les vices que sont l'alcoolisme, la drogue, et la violence. La réclusion dans l'alcoolisme entraîne la déchéance et la marginalisation des ivrognes. Certains résistent en restant sobres, mais sont constamment tentés de tomber dans le vice à tout moment, puisque l'espace de vie est défini par les bars, le quotidien étant miné par le chômage. Le monde de la réserve pour l'Amérindien est un monde complètement plongé dans la pauvreté et l'alcoolisme.

1/La réserve : un espace de misère et de pauvreté

Dans son article « Native American Novels: Homing in », William Bevis (1987) propose une lecture de l'espace dans le roman amérindien. Bevis identifie deux espaces opposés : la réserve et la ville. D'une part, la réserve est l'espace où l'Amérindien s'enracine grâce aux rituels et cérémonies nécessaires à son équilibre psychique. De l'autre, la grande ville symbolise le péril, la souillure de l'identité amérindienne. Dans *The Lone Ranger*, Sherman Alexie superpose ces deux espaces diamétralement opposés. La "Spokane Indian Reservation" des indiens cœurs d'alène où se déroulent l'objet de la narration de Sherman Alexie incarne à la fois les forces centripètes et centrifuges. D'une part, Alexie complique l'opposition dialectique ville/campagne en proposant un espace hybride. De l'autre, il inverse la logique de Bevis en ce sens que le noyau rituel et cérémonial que représente la réserve n'est ni une ville fonctionnelle ni une réserve complètement coupée du reste de l'Amérique. La réserve est un concentré de misères et de mal-être, un centre urbain qui ne donne aucune opportunité, aucun espoir d'un devenir meilleur.

Dans cet espace en sous-développement, les productions agricoles sont disgracieuses parce que les terres sont arides et la pêche impossible : le barrage électrique en amont entrave la descente des saumons. Même la chasse paraît chimérique puisqu'il n'y a pas de bison dans les vastes plaines. Les modes de vie traditionnels des indiens d'Amérique qui était faite de chasse, d'agriculture, de cueillette et de pêche sont délaissés au profit de la vie moderne. Dans cette société de consommation, il faut tout acheter avec le billet vert (Dollar). Or, dans la réserve, il n'y a pas d'emploi, donc pas d'argent. On vit essentiellement grâce aux coupons de rationnement offerts gracieusement par le gouvernement américain. Cette situation de

dépendance est humiliante ; elle accentue la pauvreté et la déchéance des communautés amérindiennes.

Dans la première nouvelle, intitulée “Every Little Hurricane”, une bagarre éclate entre deux oncles maternels du narrateur, lors du réveillon de l’année 1976. Malgré qu’ils soient désormais adultes, les frères Adolph et Arnold ne se tolèrent pas. Mais, c’est plus loin, dans leur passé, qu’il faut rechercher l’origine de leur animosité. Elle est née, en effet, dans les circonstances de la rareté de la nourriture pendant leur enfance. Ils se sont accusés mutuellement d’avoir cachés les chips, unique et maigre « aliment » disponible à la maison. Le souvenir qu’ils gardent de cette époque de disette, caractérisée par le manque de nourriture, attise leurs colères et leurs rancœurs. Le narrateur explique les raisons profondes de la haine qu’entretiennent ses oncles :

When children grow up together in poverty, a bond is formed that is stronger than most anything. It’s this same bond that causes so much pain. Adolph and Arnold reminded each other of their childhood, how they hid crackers in their shared bedroom so they would have something to eat.

Did you hide the crackers? Adolph asked his brother so many times that he still whispered that question in his sleep. (*The Lone*, 8)

Adolph a donc posé cette question une infinité de fois à son frère, au point qu’elle lui hante le sommeil, même des années après. Le retour de ce que Freud appelle « the uncanny » montre le caractère traumatique de la faim sur leur enfance. Un autre signe de l’appauvrissement des populations de la réserve est visible à travers le type de logement qu’elles occupent. En effet, les maisons du “Housing Urban Development” ou “HUD house” sont construites grâce à des programmes du gouvernement américain des années 1960. Dans ces espaces de survie où s’entassent plusieurs générations d’indiens, l’on observe une promiscuité totale. Il y règne un manque d’intimité qui est souligné dans la première nouvelle intitulée “Every Little Hurricane”. Le narrateur, dans sa jeunesse, affirme avoir souvent été réveillé par les ébats sexuels de ses parents. Cette grande promiscuité montre l’étroitesse de la maison et les conditions de vie précaires des habitants de la réserve. L’une des conséquences directes est le processus de maturation accéléré des enfants. Parlant de la précocité des enfants, Adrian affirme : “there are no kids on the reservation” (*The Lone*, 50). L’expression « il n’y a pas d’enfants dans la réserve » souligne bien que l’innocence n’existe pas sur la réserve. Tous alcooliques et délinquants avant l’âge adulte, les jeunes n’ont aucun repère. En effet, la télévision et le cinéma sont leurs deux sources d’apprentissage à la vie, ce qui leur donne une image déformée de leur passé. Incapables de s’assimiler, ils sont comme dans une prison à ciel ouvert d’où ils ne peuvent s’échapper et à laquelle ils ne peuvent s’adapter.

Pris au piège dans cet espace de vie quasi carcéral, les indiens sont en proie à toutes sortes de contrastes. D’une part, ils ont à leur disposition toutes les commodités de la vie moderne telles que l’électricité, la télévision, la radio, le réfrigérateur et les supermarchés. Mais ce semblant de bien-être social est complètement vide de toute substance. Car le jeune Victor découvre par les publicités, des aliments auxquels il n’a jamais goûté, des aliments totalement étrangers à sa tradition gastronomique. D’autre part, ces icônes de la technologie, symboles de la vie moderne participent aussi d’un jeu de trompe œil. En effet, le réfrigérateur de Thomas ne sert pas à sa fonction de conservation des aliments. Il est toujours vide et débranché (*The Lone*, 12). En réponse à Junior, l’un de ses invités qui se plaignait que son

frigo était toujours vide, Thomas affirme en s'asseyant à l'intérieur de l'appareil, le remplissant de son propre corps : «It ain't empty no more» (*The Lone*, 12). Cela provoque le rire chez tous les invités. Mais par cet acte, Junior démontre son rejet de la société de consommation que lui impose l'internement de la réserve. En se substituant aux produits qui devraient emplir son réfrigérateur, il rejette implicitement l'invitation à acheter les produits locaux, malgré qu'il en fût capable. Il venait, en fait, de recevoir une forte somme d'argent en dédommagement pour les poteaux de la compagnie d'électricité qui passent sur ses terres.

La belle et luxueuse voiture de sport de Junior, la Camao, est elle aussi tout un symbole. La symbolique du véhicule est qu'il n'en est un qu'en apparence. L'impressionnant caractère luxueux de la voiture contraste avec la qualité de son moteur, un moteur dont la défaillance est aux antipodes de ce qu'on pourrait attendre d'un si beau engin : "the engine was completely shot but the exterior was good...Driving it was a whole matter, though. It belched and farted its way down the road like an old man" (*The Lone*, 13).

Dans cette même veine, les feux tricolores ne fonctionnent pas dans la réserve. La technologie, à travers la télévision et la radio, envahit le monde de l'amérindien de l'intérieur. Cependant, ils projettent une réalité extérieure qui est contraire à la réalité de la vie sur la réserve. L'image est donc trompeuse parce qu'elle est l'envers de la réalité de la vie sur la réserve. Ce jeu montre les deux faces de la dure réalité quotidienne des amérindiens dans l'écriture de Sherman Alexie : la face perceptible et la face cachée.

En réalité, la vie dans la réserve expose les résidents à toutes sortes de vices. L'alcool, la drogue et les fléaux sociaux tels que le chômage et la prostitution constituent un cocktail explosif dans la réserve ; ils maintiennent les individus dans la misère, la pauvreté et la dégénérescence.

2/Alcool et drogue : les sources d'intoxication aiguës

Le rapport des amérindiens à l'alcool est très complexe. Introduite par la colonisation, la consommation abusive d'alcool conduit à l'effondrement des structures familiales et à l'érosion de l'identité amérindienne. Si tout semble dysfonctionnel et chaotique dans la réserve telle que présenté par Sherman Alexie, la seule industrie qui fonctionne demeure les bars qui servent de l'alcool et les jeux de hasard tel que la loterie. Lorsque Thomas Builds-The-Fire reçoit une indemnisation de la « Washington Water Power », il organise la deuxième plus grande fête jamais organisée à la réserve. En tant que moment de réjouissance, c'est un moment de socialisation parce que la fête est en rassemblement, une occasion de rencontres en un espace qui regroupe tous les membres de la communauté venus célébrer la nouvelle fortune. La fête est marquée par la déglutination de nourriture et la consommation de beaucoup d'alcool.

Source majeure d'intoxication, la prise excessive d'alcool et de drogue peut conduire à la perte de conscience, voire à la mort. Ainsi, Samuel qui travaille dans un hôtel est témoin de l'accoutumance des jeunes gens à la drogue, ainsi que de la prostitution des femmes auxquelles il donne parfois de l'argent pour qu'elles ne vendent pas leur corps. "A year before he was fired, Samuel found a young Indian boy dead in room sixteen. Drug overdose ...On paydays, Samuel would give the Indian prostitutes a little money.

"Don't work today, he would say. "Just for today" (*The Lone*, 137).

Même une telle générosité de la part de Samuel ne freine pas la prostitution. Lorsque Samuel perd son emploi, par exemple, son premier réflexe est de s'enivrer pour la première fois de sa vie. Sa fin retrace l'itinéraire de la déchéance déclenchée par son licenciement, son ivresse et sa mort écrasé par un train.

La vie dans la réserve est non seulement pénible et ennuyeuse, mais aussi très brève. Elle est notamment la source de toutes sortes d'angoisse pour les jeunes qui sont frappés par le désœuvrement total. En illustration, la trentaine passée, le cousin du narrateur habite toujours dans une maison d'une pièce avec ses parents, parce qu'il n'a pas d'autonomie financière. Cela est clairement perceptible dans le propos de sa mère : "Look at you. Thirty years old and no job except getting drunk. What good are you?" (*The Lone*, 78). A trente ans, il vit avec ses parents et n'a pas d'autre emploi que de s'enivrer.

La question de l'emploi est critique sur la réserve, à telle enseigne que la misère sévit. Peut-il en être autrement si le seul employeur est BIA (Bureau of Indian Affairs), même si le motel et les bars proposent des emplois précaires ! La fonction de policier au BIA est méprisée à cause de la collaboration du BIA avec le gouvernement américain. Forcés, les agents du BIA décident d'incriminer Thomas Builds-the-Fire pour son attachement à sa culture. Il est même accusé d'un meurtre perpétré il y a de cela plus de cent quarante ans. Mais, surtout, c'est sa propension à toujours raconter des histoires abjectes qui est perçue comme dangereuse: "A storytelling fetish accompanied by an extreme need to tell the truth. Dangerous...tribal chairman David Walks along, who had been tribal police chief at the time of Thomas Builds the Fire's original crime. Walks-Along walked along with BIA policy so willingly that he took to calling his wife a savage in polyester pants" (*The Lone*, 93-94). Vu comme un collaborateur de l'opresseur, le BIA n'est pas le choix des jeunes en quête d'emploi.

Dans cet univers désespérant, les personnages d'Alexie se livrent à une vie faite d'errance. Comme le père du narrateur, ils abandonnent femmes et enfants. C'est d'un bar à un autre qu'ils esquissent le cycle de leur triste sort. Comme des mouches, les personnages vont de bar en bar, de verre abandonné à verre retrouvé, à la recherche de la substance alcoolisée. Comme le dit le narrateur, dans la réserve, on ne se pose pas la question de savoir si le verre est à moitié plein ou à moitié vide. On souhaite tout simplement que son contenu soit de la bonne bière. C'est pourquoi il résume l'attitude des populations en ces termes: « It's hard to be optimistic on the reservation. When a glass sits on a table here, people don't wonder if it's half filled or half empty. They just hope it's good beer » (*The Lone*, 49). Boire, dans ce cas, n'est pas un acte alimentaire. La soif de l'ivrogne n'est jamais complètement apaisée. Il est comme prisonnier d'une étrange loi mécanique du boire qui appelle le boire.

L'abus d'alcool est source d'ivresse et peut même conduire à l'échec social, à la clochardisation de l'individu et à l'irréparable. L'état d'ivresse fait de l'individu un mort en sursis parce qu'il s'expose aux accidents de toutes sortes. Par exemple, le père de Victor est victime d'un accident à moto où il a bien failli perdre la vie. Il se casse un bras, une jambe et se brise les côtes. L'oncle et la tante, quant à eux, s'en sortent avec plusieurs blessures graves lors d'un accident dû à l'alcool. La tragédie continue avec Old Jesse wildShoe qui "choked to death on his own vomit" (*The Lone Ranger*, 32). Suite à une perte de connaissance, il se noie de façon abêtie dans une flaque d'eau laissée par les traces d'un pneu de voiture. Ivre, Old Jesse WildShoe tombe face contre terre dans cette flaque d'eau insignifiante, et se laisse noyer. Cette grossière noyade montre la précarité dans laquelle l'abus de l'alcool plonge les Indiens de la réserve.

Dans cette œuvre, l'alcool est donc source de plusieurs tragédies. Incapables de faire face à leurs responsabilités et de parfaire leur existence, les adultes fondent leur bien-être dans la consommation abusive de l'alcool où ils noient leurs soucis. Pour le narrateur, Victor, l'alcool s'infiltré au plus profond des corps de ses parents et envahit leurs organes reproducteurs. Il perçoit alors sa propre conception comme une métaphore, une concoction de plusieurs boissons alcoolisées, sûrement du whisky et de la volka: "I was conceived during one of those drunken nights, half of me formed by my father's whiskey sperm and the other half formed by my mother's volka egg. I was born a goofy reservation mixed drink, and my father needed me just as he needed every other kind of drink" (*The Lone*, 27).

Certains personnages de Sherman Alexie s'adonnent à l'alcool depuis l'adolescence. C'est, entre autres, le cas de Juluis Windtaker et de bien d'autres avant lui. Prodige du basketball et élève brillant promu à un bel avenir, Windtaker tombe dans la dépendance à l'alcoolisme et abandonne sa passion: le basketball. A la vue de l'héroïque adolescent ivre, Adrian s'écrie: "Oh, look at that," Adrian said. "Not even two in the afternoon and he's drunk as a skunk" (*The Lone*, 50). L'histoire se répète encore et encore, parce que les amérindiens sont exclus de la sphère politique et économique. Marginalisés et incapables de s'intégrer, les jeunes perdent espoir dans l'avenir et tombent dans les vices.

En général, la communauté des jeunes et des adultes est frappée par le chômage, l'alcoolisme et l'oisiveté. Les personnages sont à l'image d'Adrian et son ami qui passent du temps à observer un feu tricolore hors d'usage, dans "The Only Traffic Signal on the Reservation Doesn't Flash Red Anymore." Leur désœuvrement montre le degré d'ennui et d'inactivité total chez les jeunes gens. A cheval sur deux mondes, le monde traditionnel, monde révolu dont ils portent les germes, et le monde moderne, univers coercitif mais auquel ils ne peuvent vraiment accéder, ils s'adonnent à tous sortes de vices, perdant ainsi toute estime de soi et toute foi dans l'avenir. Pour eux, le bar est le repère idéal, un éden. Il apparaît comme le lycée et l'université où l'on fait des grades, où l'on doit aller continuellement se ressourcer, se refaire. Cette ironie appréhende bien l'image du bar comme espace d'une particulière sociabilité, mais aussi comme instant de rencontre et d'apprentissage à un mode de vie spécifique. L'alcoolisme sape les bases morales de la famille et de la société. L'état d'ébriété crée un monde imaginaire de tous les possibles.

3/La créativité ou la magie de l'excès

Le rapport des personnages de Sherman à l'alcool est problématique. Par contre, l'usage des psychotropes favorise les visions. Dans "A Drug Called Tradition", les jeunes qui ont consommé une sorte de champignon sont projetés dans un passé où ils apparaissent comme des guerriers invincibles. Si l'excès d'alcool nuit aux personnages de Sherman Alexie, c'est dans cette démesure que leur créativité s'exprime et conquiert son effet contagieux. L'excès est donc source de créativité et d'humour. Dans la nouvelle, "A Drug Called Tradition", une bande d'amis fait l'expérience d'un monde parallèle, après la prise d'une drogue qu'ils déclarent être du champignon. Ainsi, ils sont projetés à tour de rôle dans un univers virtuel où ils font des expériences héroïques. L'usage de psychotrope n'engendre pas un déséquilibre du comportement. La drogue amène les jeunes à expérimenter une pratique traditionnelle de la recherche de la vision. Mais alors, contrairement à l'habituelle vision qui est supposée découvrir au sujet son futur, les jeunes sont plutôt ramenés dans leur passé, dans le déjà vécu.

Conscient de la misère et l'alcoolisme de son père, le jeune Victor organise des séquences qui lui permettent de participer à la passion de son père pour Jimi Hendrix. Dans "Because My Father Always Said He Was the Only Indian Who Saw Jimi Hendrix Play 'The Star Spangled Banner' at Woodstock", chaque soir, le narrateur attend le retour de son père dont il est certain de l'état d'ivresse. De fait, il y a une véritable coordination des notes de la musique de Jimi Hendrix avec la descente de voiture du père ivre, son entrée dans la maison et, enfin, son assoupissement sur la table, avec son fils à ses pieds. Dans "Every Little Hurricane" par contre, le jeune Victor s'inquiète de l'effet que des verres de volka, dans un estomac vide, pourraient avoir sur la santé et l'équilibre mental de son père. Il en donne une image endoscopique:

In other nightmares, in his everyday reality, Victor watched his father take a drink of volka on a completely empty stomach. Victor would hear the near poison fall, then hit, flesh and blood, nerve and vein. Maybe it was like lightning tearing an old tree in halves. Maybe it was like a wall of water, a reservation tsunami, crashing onto a small beach. Maybe it was like Hiroshima or Nagasaki. Maybe it was like all that (*The Lone*, 6).

Chaque jour, il se détruit un peu plus avec ses prises d'alcool le ventre creux. Au chômage et donc sans un sous, l'ivresse apparait comme un état expressément recherché, une stratégie qui vise à se donner une sensation de puissance, de pouvoir. S'adonner à l'alcool est une façon de se plonger dans l'extase pour oublier sa condition de pauvreté. Toujours ivre pour fuir un monde déprimant, l'alcoolique tente donc, en se mettant hors du monde réel, de suspendre la réalité.

Contrairement à son père (le clown), sa mère (la magicienne) transforme de petites quantités de farine, et les multiplie en pains. Ingénieuse, la mère du narrateur s'arrange toujours pour transformer des miettes en abondants et copieux repas. Cependant la magie n'opère pas du tout quand il s'agit du père de Victor. A l'approche de Noël, le père de Victor n'a pas suffisamment d'argent pour offrir des cadeaux aux membres de sa famille. Désespéré de constater que son portefeuille soit vide, il essaye un tour de magie, à savoir faire apparaître des billets de dollars dans son portefeuille totalement vide. Le jeune Victor en donne un témoignage poignant:

On Christmas Eve when he was five, Victor's father wept because he didn't have any money because he didn't have any money for gifts....Just the week before, Victor had stood in the shadows of his father's doorway and watched the man open his wallet and shook his head. Empty. Victor watched his father put the empty wallet back in his pocket for a moment, then pull it out and open it again. Still empty. Victor watched his father repeat this ceremony again and again, as if the repetition itself could guarantee change. But it was always empty. (*The Lone*, 4-5)

Ravagé par l'alcool, le père du narrateur est dans un monde tout à lui, un univers de liberté et d'imagination semblable au rêve. Il espère faire apparaître des billets de banque dans son portefeuille vide: « il sort encore et encore son portefeuille et constate qu'il est vide. Alors il éclate en sanglots. Son fils recueille ses larmes qu'il emballe en cadeau (*The Lone*, 4-5). La répétition de son geste (retirer son portefeuille de sa poche, l'ouvrir encore et encore, constater qu'il est vide, et le remettre dans sa poche) ne crée pas la magie escomptée par le père de Victor. Il retire plusieurs fois son portefeuille de sa poche pour faire l'amer constat

qu'il est toujours vide. Symptomatique de son état d'ivresse, le père du narrateur crée un monde parallèle par la magie du rêve.

L'alcool semble libérer aussi les étonnantes capacités du père du narrateur à refaire le monde. L'aspect comique de cette scène adoucit la douleur interne et l'impuissance du père face à ses obligations familiales. Ainsi, les larmes deviennent un cadeau qu'il emballe soigneusement pour sa mère. Cette situation pathétique est rendue comique par le jeu de clown dans lequel le père s'engage, celui consistant à faire apparaître de l'argent dans un portemonnaie vide. Les figures de l'alcoolique sont associées à celles du bouffon, du clown, de la déchéance physique et morale, de la misère et de la mort.

Chez Alexie, l'esthétique de l'excès et du manque s'entretiennent mutuellement jusqu'à produire le grotesque, mais germent pour finir sur une certaine joie de vivre et sur la jouissance. Loin d'être la célébration de l'ivresse, la «vérité romanesque» chez Alexie, pour reprendre la formule de René Girard, révèle les excès de la passion (colère, violence, amour,...), nourrie par les contradictions qui minent la réalité sociale de l'indien d'aujourd'hui en Amérique. Impuissants devant les dures exigences de leur quotidien, les hommes essayent de transformer leurs faiblesses par des tours de magie qui ne se réalisent jamais. Mais grâce à l'alcool, ils peuvent dompter cette vérité qui résiste à la magie dans la réalité.

Conclusion

Comme la plupart des textes de Sherman Alexie, la collection de nouvelles présente les graves difficultés que rencontrent l'amérindien d'aujourd'hui, à savoir l'alcoolisme, la pauvreté, le racisme, le manque d'éducation et l'isolation géographique. L'écriture de Sherman Alexie alarme autant ses détracteurs que ses laudateurs. Sa représentation de la réserve des années 1960 et 70 semble encore juste de nos jours. Si comme le disait Margaret Mitchell sur les progrès des Noirs Américains, "The more things have changed, the more they have remain the same." La problématique de l'alcoolisme et de la drogue qui ravageaient les familles est toujours d'actualité. Les sources qui alimentent ces vices tels que le chômage et le manque d'éducation ne sont pas complètement absorbées. La misère et la pauvreté ont changés de visage, mais animent toujours la réalité cachée de la vie de millions d'amérindiens.

En 2016, avec l'élection de Donald Trump, les débats politiques n'ont jamais mentionnés une seule fois les premières populations de ce sol qui est devenu, aujourd'hui, les Etats Unis d'Amérique. La faillite des amérindiens fragilise les familles et conduit à la violence, l'abandon des siens et à l'effondrement des liens familiaux. Les histoires de Sherman Alexie montrent les paradoxales complexités émotionnelles de la vie dans une communauté défaite par l'alcoolisme, dépouillée de toute vision, mais déterminée à résister à l'assimilation à la culture dominante qui l'a opprimée pendant des siècles.

Bibliography

BEVIS, William. "Native American Novels: Homing In." *Recovering the Word: Essays on Native American Literature*. (Edited by) Brian Swann & Arnold Krupat. Berkeley: University of California Press, 1987: (580-620).

COLTELLI, Laura. *Winged Words: American Indian Writers Speak*. University of Nebraska Press, 1990.

JAUSS, Hans-Robert, *Pour une esthétique de la réception*, Editions Gallimard: Paris 1978.

KLEPPER, Martin. "Rethinking Narrative Identity." M. Klepper & C. Holler (eds.). *Rethinking Narrative Identity. Persona and Perspective*. Amsterdam: John Benjamins, (2013):1–31.

VICKERS, Scott B. *Native American Identities: From Stereotypes to Archetypes in Art and Literature*. Albuquerque: University of New Mexico Press, 1998.